

# LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

## AVIS.

—  
Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la file des numéros du "BOURRU," nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les No. 2. 19. 28. 29. et 30.

## AVIS.

—  
Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

## VARIÉTÉS.

### MONSIEUR ET MADAME JEAN.

(Suite.)

Sans craindre de gâter sa belle robe, madame Jean enleva lestement le manteau humide qui couvrait les épaules de son mari ; elle le jeta sur un comptoir, et, prenant M. Jean par la main :

—Allons, Jean, viens dîner, la soupe est sur la table.

Et elle l'entraîna vers un petit escalier en colimaçon qui conduisait à une chambre à coucher où la nappe était mise. Il y avait bien de l'argenterie chez M. Jean, mais pas autant qu'il en voyait briller sur sa table, dont une soupière en porcelaine cerclée d'or occupait le milieu ; les verres étaient du plus pur cristal, et des bougies brûlaient dans quatre beaux flambeaux d'argent.

—Pour qui avez-vous fait tous ces ap-

prêts ? demanda M. Jean en flairant des hors-d'œuvre appétissants.

—Tu vois bien que c'est pour toi ; il n'y a que deux couverts.

—C'est pour moi que tu as tiré du magasin nos plus belles porcelaines, au risque de les ébrécher ?

—Et pour qui donc ?

—D'où viennent ces beaux flambeaux ?

—Assieds-toi, mon ami, sans t'occuper de ces flambeaux : ils sont à nous.

En parlant ainsi, madame Jean souleva de sa main blanche le couvercle de la soupière, et une vapeur odorante vint remplir la chambre, échauffée d'ailleurs par un bon feu. Un vin de couleur grenat souriait dans des carafes de cristal. Tout cela est fait pour apaiser la mauvaise humeur d'un homme recru et affaibli qui avait à se faire pardonner la perte d'un procès considérable. M. Jean s'assit et goûta à un potage dont la saveur décelait une main plus habile et moins économe que celle de Suzon. Il allait boire un doigt de vin grenat, quand sa femme le prévint en lui versant un verre de madère. M. Jean but le madère ; il avait le dos au feu, il se réchauffa, et, en attendant le moment d'éclater, il prit son mal en patience. On lui servit ensuite une petite truite saumonée d'un goût miraculeux ; à la truite succéda un salmis de perdreaux, et au salmis une poularde du Mans bourrée de truffes.

—Je vois que tu n'aimes pas ce bordeaux, lui dit sa femme. Joseph !... Joseph ! montez-nous du champagne.

Joseph parut, le sourire aux lèvres et tenant des deux mains une superbe terrine d'argent remplie jusqu'au bord de petits glaçons blancs et nets ; deux bouteilles de champagne s'y glaçaient à l'aise, l'écume au goulot. Joseph plaça la terrine sur un coin de la table, et disparut, suivi par un geste gracieux de madame. Jean M. Jean éclata :

—Avec qui comptiez-vous dîner, madame ? s'écria-t-il. Avec un pacha d'Alger, avec un préfet ou un maire de Paris, ou avec...ou avec...ou avec un sénateur ?

—Avec toi, mon ami ; bois donc du champagne et...j'ai fait acheter du boudin ; à minuit, nous ferons réveillon.

—Qui vous a donné cette argenterie, ce champagne et...votre nouveau cuisinier ?

—A propos, lui dit sa femme, tu ne parles pas de ton procès : tu l'as gagné ?

—Non, je l'ai perdu... Mais vous, vous n'avez pas perdu votre temps dans mon

absence... Vous ne m'avez pas écrit une seule fois, et qui vous a donné... ?

Madame Jean ne permit pas à son mari d'achever ; elle se leva, embrassa M. Jean, remplit deux verres de champagne, en but un, fit boire l'autre à M. Jean, puis s'assit en face de lui, auprès du feu.

—Tu as perdu ton procès ; j'en étais sûre. Si tu m'avais permis d'aller à Rouen, cela ne serait pas arrivé... C'est une misère, n'en parlons plus, et écoute-moi. Quand ma marraine eut vingt ans, son père et sa mère voulurent la marier : elle était fort riche, fort belle et... ?

—Ta marraine ? dit Jean d'un air stupéfait.

Il s'agissait, pour M. Jean, d'une riche argenterie qu'il supposait être arrivée chez lui d'une façon interlope, d'un dîner de ministre qu'il venait de manger, du champagne Moët qui remplissait encore son verre ; enfin, de Joseph, son garçon de peine, dont la gaieté et le sourire narquois n'annonçaient rien de bon. Cependant un bien-être inaccoutumé remplaçait chez M. Jean toutes ces douleurs physiques, il n'avait plus ni soif, ni faim, ni froid, une douce chaleur circulait dans ses veines, et rien ne ressemble moins à un jaloux à jeun qu'un jaloux rassasié. Le crime est sérieux ; l'innocence a la figure épanouie : la figure de madame Jean ressemblait à celle de l'innocence. M. Jean but un verre de champagne, et sa femme reprit :

—Et comme ma marraine était une héritière, elle ne manquait pas d'amoureux qui voulaient devenir des époux. Sa mère cherchait à la marier avec M. le vicomte d'Orville, qui voulait être riche parce qu'il était noble, et son père désirait avoir pour gendre le fils d'un agent de change, M. Flenry, qui se croyait noble parce qu'il était riche. Ces deux prétendants, qui chacun avaient accès dans la maison, ont fait verser bien des larmes à ma marraine.

Ils étaient l'un et l'autre jeunes, jolis garçons et spirituels. Mais tu sais, mon bon Jean, qu'une femme n'accorde de l'esprit qu'à l'homme qu'elle aime, et ma marraine n'aimait pas ces messieurs... Jean, buvons un verre de champagne.

—Je voudrais, savoir, Julie, dit Jean en remplissant les verres, si tu me trouves spirituel ?

—Je te le dirai après l'histoire de ma marraine. La violence de ces deux amoureux, poursuivit madame Jean, était extrême. Ils voulaient absolument être